



Christophe Guillaumot
**la chance
du perdant**



LIANA LEVI

**«Une réussite ! Avec le Kanak,
le polar compte désormais
un nouveau héros.»**

Bernard Minier

Christophe Guillaumot

La chance du perdant



Liana Levi

Emmanuel Allin était mon partenaire à la section des courses et jeux de Toulouse. En juin 2016, il nous a quittés tragiquement.
Ce roman lui est dédié.

Prologue

Combien de mètres? Dix? Douze, tout au plus? Rien d'impossible. Il n'est pas sportif mais l'épreuve est à sa portée. Il manque d'abdominaux, son ventre est flasque, il a pris du poids ces dernières années, mais ses cuisses sont encore musclées. Il jouera de ses larges épaules pour se tailler un chemin. C'est l'unique solution. Celle qui le sortira du gouffre. Il n'a qu'à foncer. Quelle est la profondeur? Un mètre? Peut-être deux? Pourra-t-il respirer? Il n'a pas droit à l'erreur. Il a déconné. Il s'est laissé emporter au risque de compromettre la survie de sa famille. Maintenant, il est au pied du mur. Il ne peut plus mentir ni se dérober. Il ne peut plus fuir.

Devant lui, il y a la fosse. Il va devoir se jeter dedans comme on plonge dans une piscine en plein été. Sauf que des milliers de bouteilles en plastique font office d'eau chlorée. Combien y en a-t-il? Difficile à dire. C'est bizarre, cette manie de quantifier les choses. Peut-être est-ce à cause de sa mère, professeur de mathématiques? Il a besoin de poser des nombres sur tout, d'être rassuré. Pas d'approximation.

Il regarde sa montre : plus que deux minutes avant de devoir abaisser la manette. Être son propre bourreau. Respecter les consignes, déclencher le compacteur et se jeter dans le gouffre.

Sa respiration s'accélère. Il pense à ses enfants: Victor qui attend samedi pour que son père l'emmène au rugby,

Charline qui bientôt tiendra sur ses deux jambes. Et puis, il y a sa femme qui n'a aucune idée de l'endroit où il se trouve. Il espère toujours la reconquérir, la faire changer d'avis.

Il soulève le rabat de sa sacoche, fouille à l'intérieur et en ressort une enveloppe. Il regarde une dernière fois la photo: elle et lui, ensemble et insouciant. Il n'a pas le temps de relire la lettre, ces quelques lignes de rupture. Elle n'est pas partie pour un autre. Non, elle l'aime toujours mais l'enfer n'est plus supportable. Il sait que tout est sa faute. Responsable du désastre financier, des huissiers qui ont sonné un beau jour à leur porte. Elle l'avait mis en garde contre cette obsession, cette passion dévorante. Là, aujourd'hui, dans cet endroit morbide, il a les moyens de tout changer, de se faire pardonner.

Nouveau départ.

Il dépose soigneusement la sacoche à terre. Un frisson le parcourt. L'endroit est glacial. Il ne regrette pas d'avoir pris sa veste en cuir, parce qu'elle est vieille et très résistante. Elle repoussera les assauts du plastique meurtrier.

Il évite de regarder vers sa gauche, là où sont stockés les cubes compactés. Ne pas augmenter son stress. Toute une piscine de déchets réduite à un mètre cube de plastique. Il ne veut pas terminer là-dedans. Il s'échauffe, fait de petites extensions, décrit de grands cercles avec les bras. Il doit augmenter ses pulsions cardiaques, tel un athlète avant l'effort. Tout donner dès le coup d'envoi.

Trente secondes.

Plus le temps de réfléchir.

À l'extrémité du compacteur, il y a ce gros bouton rouge de sécurité. Pour tout couper en cas d'urgence. C'est lui qu'il faut atteindre pour survivre. C'est son point de mire, son but.

Trois, deux, un.

La manette s'abaisse. Le moteur rugit, les courroies grincent. Ne pas s'attarder. Il saute les pieds en avant dans la fosse. C'est toujours un bon mètre de gagné. Première sensation d'étouffement, de noyade. Où est le fond? Où s'agripper? Il écarte les bras, stabilise son corps, lève le menton pour rester en surface. Il pense effleurer le fond de la cuve. Les bouteilles tremblent. Les parois latérales commencent à se rapprocher.

Se dépêcher.

Ne pas s'affoler. Avancer. Imiter la brasse, disparaître de la surface, se laisser couler pour mieux se propulser. Il respirera plus tard. Lorsqu'il atteindra ce putain de bouton rouge.

Trois mètres de parcourus. Il pourrait presque sourire de la facilité avec laquelle il avance.

Le cul d'une bouteille s'enfonce dans son ventre. Il manque de crier. Avec difficulté, sa main dégage l'intruse mais déjà le goulot d'une autre lui broie le mollet.

Le bouton rouge.

Il ne doit penser qu'au bouton rouge. Changement de technique, se mettre de biais pour se faufiler plus en avant. Le compacteur est assourdissant. La machine referme peu à peu ses mâchoires. Il lève un bras au-dessus de sa tête à la manière d'un tuba pour attraper de l'air, en vain. Une bouteille déjà compressée s'insère dans la poche de sa veste en cuir et la perfore comme une lance aiguisée. Il est incapable de baisser la tête, son sang reflue et lui provoque des nausées. Les attaques viennent de toutes parts.

Plus d'espace.

Tout se resserre. Il faut forcer le passage. Les parois latérales stoppent leur avancée. Elles ont terminé leur travail. Piètre répit, quelques secondes de silence.

Il n'est pas encore mort. Malgré la douleur, il concentre ses dernières forces dans un saut, pieds joints, le temps

d'émerger à la surface. Voir ce bouton rouge, si proche. Quelques mètres seulement. Rien n'est perdu.

La machine qu'il pensait somnolente se réveille, furieuse et bruyante. La paroi arrière va clore la partie.

Tout donner. Ne rien lâcher. Encore un mètre et il pourra tendre le bras pour arrêter le compacteur. Il perd du sang. Il le sait. Peut-être beaucoup. Peut-être trop. Sa peur annihile la douleur. Sa jambe droite refuse de se mouvoir. Trop dur. Cette masse qui l'entoure est une cage de plastique qui va le broyer. Il tente de se débattre, de créer de l'espace. Son pied gauche n'est plus. Enfin, il est en train de se tordre d'une étrange manière. Et ses muscles ne répondent plus. Essayer autre chose. Se mettre à l'horizontale.

Nager.

S'agripper avec les bras et tirer sur n'importe quoi pour gagner quelques centimètres. La bouteille écrasée est dans son œil. Pas eu le temps de l'éviter. Pas la force de pencher la tête. Il hurle. Le plastique le fait taire. Il rentre dans sa bouche. S'enfonce dans sa gorge. Il peut encore y arriver.

Non.

Des flèches de plastique labourent son dos. Son corps abdique. Dernières convulsions, derniers signes de vie. Membres écrasés. Le bouton rouge est pourtant là. Juste là.

À portée de bras qu'il n'a plus. Dans ce mètre cube, tombeau pour cervelle en bouillie et colonne vertébrale concassée.

Cercueil de plastique.

Tri sélectif.

1

- Un « loto-bouse » ?
- Hum hum...
- Tu me fais marcher, Renato ?
- Non, Six ! Je l'ai appris par un pote qui fait les maïs en saison. Aujourd'hui, c'est loto-bouse.
- J'ai jamais entendu parler d'un truc pareil !
- C'est normal, t'es pas de la campagne. Ce sont les éleveurs qui jouent à ce jeu, pas les citadins dans ton genre. Avec de la peinture qui sert à matérialiser les lignes des terrains de football, les agriculteurs quadrillent un champ. Ensuite, ils donnent un numéro à chaque case, puis ils enregistrent les paris. Tout ce petit monde se positionne autour des piquets de pâture et ils te lâchent une vache dans le pré. Le carré où la vache dépose sa première bouse est le numéro gagnant.

Bouche bée, Jérôme Cussac jette un regard à son partenaire tout en maintenant la Fiat 500 vert pomme sur la petite route de campagne.

- C'est répréhensible, ça ?
- Ben... c'est un jeu d'argent. Et les jeux d'argent, c'est prohibé.
- Attends, Renato, avant d'aller plus loin, j'aimerais juste faire le point de la situation avec toi.

Cussac, surnommé Six par les policiers du SRPJ de Toulouse, bloque sa respiration, contre-braque pour négocier un virage en épingle et poursuit :

– T’as été viré des Stups.

– Yep.

– Et moi, la Brigade criminelle m’a remercié après l’enquête sur le massacre des Rwandais¹. En plus, j’ai perdu un doigt dans l’affaire, dit-il en lâchant le volant pour exhiber sa main sans auriculaire. Et je suis toujours interdit de voie publique : on m’a désarmé et je ne devrais même pas conduire cette voiture. Pour clore le chapitre, on se retrouve depuis quatre mois à la section des courses et jeux, splendide placard du commissariat. Et toi, malgré tout ça, t’as décidé d’aller contrôler un loto-bouse ?

– C’est ça, gros chameau.

Le minuscule bolide dévale le coteau ombragé d’une colline escarpée. Un touriste égaré pourrait se croire en Toscane si, au loin, les Pyrénées ne se dressaient pas majestueusement. L’automne assèche les feuilles qui se colorent de rouge pour embraser les forêts.

– Tiens, gare-toi là.

Jérôme Cussac obéit à son copilote et échoue la voiture dans un chemin de terre.

– On est arrivés ? demande-t-il.

– Non. On fait une pause. C’est l’heure de ton entraînement.

Pas plus d’explication. Comme d’habitude. Le jeune lieutenant de police déteste les phrases énigmatiques de son collègue kanak. Il jurerait que le Calédonien prend un malin plaisir à le faire languir. Parce qu’il aime bien faire sa tête de sauvage, passer pour un type sans cervelle quand ça l’arrange. Mais Six n’est pas dupe. Il commence à connaître le géant, le petit-fils du roi de l’île des Pins. Avec son mètre quatre-vingt-dix-neuf et ses paluches démesurées, Renato Donatelli peut passer pour l’abruti

1. Voir, du même auteur, *Abattez les grands arbres*. (N.d.É.)

de service, le type gonflé de muscles qui doit réfléchir avant de dire «bonjour». Mais le Kanak est d'une tout autre nature, et sous-estimer son intelligence serait une dangereuse erreur. Parce que le champion de la gifle amicale peut vous envoyer pour un séjour longue durée à l'hôpital. Il vaut mieux faire partie de ses copains, un de ceux qu'il appelle «gros chameau». Jérôme Cussac sait que toute explication est vaine. Inutile d'espérer lui faire changer d'avis. Et même s'il est le chef de leur drôle d'équipage, il n'a aucune emprise sur ce gardien de la paix expérimenté.

Malgré un siège reculé au maximum contre la banquette arrière, le Kanak est obligé de déplier ses longues jambes pour s'extirper de la voiturette.

– C'est quand même bizarre qu'on nous ait refilé cette bagnole, se plaint-il.

– Les Stups n'en voulaient pas, trop voyante d'après eux. La Crim a dit niet parce que pas d'équipement radio. Alors la nouvelle directrice a tranché. Vu qu'on fait très peu de filatures, elle a dit qu'une voiture verte ne nous gênerait pas pour contrôler les casinos.

– Ce n'est pas la couleur qui est en question. Ce pot de yaourt va avoir raison de mes jambes.

– Perso, je trouve que ça change des véhicules habituels. Maintenant qu'il est possible de saisir des caisses aux dealers et aux escrocs, moi je dis qu'il ne faut pas s'en priver.

Renato Donatelli n'écoute déjà plus. D'une main, il soulève le hayon du coffre et attrape un sac plastique contenant une couverture rêche aux tons orangés. Il la déroule à terre et libère une dizaine de bouteilles vides qui s'entrechoquent en roulant sur l'herbe. À quelques mètres, la souche d'un sapin tronçonné semble convenir au Kanak pour les installer en ligne. Six commence

à comprendre. Renato revient vers son supérieur en comptant ses pas.

– ... cinq, six, sept, et huit.

Puis il délimite le pas de tir à l'aide d'une branche morte et fait face aux cibles avant de dégainer son arme. De sa main gauche, il empoigne le canon et tend la crosse à son partenaire.

– À toi. Montre-nous ce que tu sais faire.

Six hésite. Avec cette main sans auriculaire, comment fera-t-il pour stabiliser l'arme ? Renato secoue l'automatique comme une invitation à le prendre. Jérôme Cussac n'a pas le choix. Parce qu'on ne désobéit pas au Kanak. Parce que ce qu'il veut, il l'obtient.

La main de Six enserre la crosse. Il a cette désagréable sensation qu'un petit doigt fantôme vient aider les quatre autres doigts orphelins à tenir le Sig Sauer.

Des souvenirs qu'il voudrait oublier refont surface. Cette machette à la lame étincelante qui s'abat sur sa main. La vision de son auriculaire séparé de son corps, le sang qui s'écoule au rythme des battements de son cœur.

Des gouttes de sueur glissent sur ses tempes. Six aimerait être ailleurs. Revenir en arrière. Se comporter en héros peut coûter cher.

L'officier de police est face aux cibles. Renato lui dispense ses conseils. Ne pas se hâter. Maîtriser sa respiration. Rester concentré sur l'objectif. Appuyer doucement sur la queue de détente et attendre d'être surpris par la détonation.

L'index crispé de Six déclenche les premiers tirs. Un, deux, trois coups. Aucune bouteille n'explose.

Résultat déplorable.

Le jeune policier relève la tête, plisse les yeux, cherchant désespérément où auraient pu se loger les

balles perdues. Il n'obtient qu'une certitude : il est devenu un piètre tireur.

Renato le reconforte, lui dit que ce n'est pas bien grave et qu'avec des entraînements réguliers, il retrouvera toutes ses sensations.

Le Calédonien est optimiste, parce qu'il va toujours de l'avant sans s'apitoyer sur son sort. C'est comme ça qu'il a survécu aux coups bas de la vie, comme lorsque l'Ancêtre, ce grand requin blanc respecté par les anciens, est venu déchiqueter son petit cousin pendant une pêche en apnée. Le temps a passé mais il s'en veut toujours de ne pas avoir senti le danger, de ne pas avoir su le protéger. Pourtant, il s'est battu de toutes ses forces avec l'Ancêtre. Il a même croisé son regard glacial lorsque l'animal s'est mis en chasse. Ce regard fantomatique qui vient encore le hanter dans son sommeil et qui l'empêchait jusqu'à peu de se jeter à l'eau. Il garde une cicatrice sous l'œil, une blessure en forme d'étoile causée par la dent assassine qu'il porte maintenant en pendentif.

Souvenirs d'une rencontre...

Dépité, Jérôme Cussac rend l'arme à son propriétaire, regagne penaud la voiture et se met au volant. Renato ramasse les bouteilles, range son fourbi dans le coffre et revient s'encastrer dans l'espace réduit du siège passager.

La voiture démarre : malgré son handicap, Six parvient encore à conduire.

– Au fait, il faut que je te dise un truc, gros chameau.

Le lieutenant ne bronche pas. Il s'attend au pire. Depuis qu'il a rencontré son coéquipier, qu'ils ont bossé ensemble en dehors de toutes règles hiérarchiques, sa carrière est partie en vrille. Il a suffi d'une seule affaire, une enquête hors norme aux répercussions désastreuses. Dans ce genre de salade, lorsque les ennuis et les coups

bas pleuvent, il n'est pas nécessaire de se connaître depuis longtemps pour tisser des liens étroits.

– T'as un nouveau surnom au service, lâche le Kanak tout de go.

– J'ai un nouveau surnom ? Mais qu'est-ce que tu me racontes ?

– Je n'y suis pour rien. Comme d'habitude, c'est le gros Georges et son équipe des Stups qui répandent leur fiel. Tu avais été surnommé Six parce que tu étais le sixième homme de la Brigade criminelle. Depuis ton éviction, ils pensent que ça n'a plus de sens.

Le lieutenant n'a pas oublié cette époque. Brillant élève, major de sa promotion, il avait pu choisir ce qui se faisait de mieux dans la police : la Brigade criminelle. Mais le bleu avait vite déchanté, relayé au photocopieur, aux fax et autres tâches ingrates. Lui qui s'était imaginé courir après les grands criminels avait mangé son pain noir. Remisé au placard ses ambitions.

– Laisse-moi deviner : l'Handicapé, peut-être ? dit-il en montrant une nouvelle fois sa main.

– T'es pas loin, admet le Kanak en détournant le regard.

Cussac n'a pas envie de jouer aux devinettes. Il attend des réponses.

– Neuf, avoue Renato.

– Neuf ?

– Ouais, Neuf. Parce que...

Renato ne finit pas sa phrase. Il laisse traîner son regard sur les doigts agrippés au volant. Cussac finit par comprendre. Les règles des cours d'école sont toujours en vigueur. Tu portes des lunettes, on t'appelle Quatre-Yeux ; il te manque l'un de tes dix doigts et on te surnomme Neuf.

Le policier soupire.

La maison Poulaga ne fait pas de cadeau.

2

Ça schlingue. Y a pas d'autre terme. Ou plutôt si: ça pue, ça empeste, mais pour May, ça schlingue est la meilleure expression pour qualifier le centre de tri sélectif de Sesquières. Et puis les odeurs nauséabondes s'incrument dans les moindres pores de la peau, imprègnent les tissus des vêtements et donnent l'envie de vous raser les cheveux lorsque vous rentrez chez vous. Voilà pourquoi ils l'ont embauchée, parce qu'elle est capable de s'accommoder de tout ça, la pourriture, les bestioles mortes et les insectes grouillants.

Et ce n'est pas une sinécure.

Regardez les stagiaires, les étudiants qui décrochent un job d'été: ils sont saisis de haut-le-cœur, avant de vomir leur pause déjeuner sur les tapis roulants. Combien de temps tiennent-ils? Un jour, deux tout au plus. Alors que May s'accroche depuis déjà deux ans. Même si elle a un côté garçon manqué, avec sa poitrine en forme de planche à pain, ses cheveux coupés en bataille, ses pantalons kaki des surplus militaires et ses chaussures de sécurité, jamais de mémoire de vieux trieurs ils n'ont vu une fille dotée d'une telle résistance.

May est armée pour évoluer dans ce monde de machos. Elle n'a pas sa langue dans la poche et il ne faut surtout pas venir la chatouiller. Certains ont tenté le plan drague, d'autres lui ont lancé des blagues débiles, mais ils se sont tous cassé les dents. La petite, qui fait son mètre

soixante-quinze et qui est épaisse comme un fil de fer, est une dure à cuire.

Bref, May s'est fait une place au centre de tri et elle s'acquitte de son job du mieux qu'elle peut. Elle n'a pas peur de mettre les mains dans la merde, et la formule est bien faible lorsqu'on voit ce qui déboule sur les tapis roulants. Si les Toulousains étaient plus consciencieux, il n'y aurait qu'à trier les cartons, les boîtes de conserve, les bouteilles en plastique, les emballages, les briques de jus de fruit ou de lait et le papier. Mais la plupart ne savent pas trier ou ont la flemme de le faire. Poubelle verte? Poubelle bleue? Va savoir. Résultat, c'est le chaos, la foire aux horreurs: cadavres d'animaux, pigeons, chats, chiens, têtes de moutons, denrées périssables, couches pleines de merde. May a même vu passer une poupée gonflable. Elle était dans un sale état. Son propriétaire devait avoir une idée de la femme proche du punching-ball. Et puis, il y a cette poussière aussi, étouffante, stagnante. Toujours beaucoup de poussière, parce que les artisans et les ouvriers préfèrent virer leurs restes de chantier dans les poubelles individuelles plutôt que de payer leur passage à la décharge. Ajoutez les rats qui courent sur les tapis, les asticots qui ont bien macéré durant le week-end, les seringues des toxicomanes qui n'attendent qu'un faux mouvement pour vous piquer, et vous obtenez le quotidien du centre de tri.

Pour éviter toute contamination, vous pouvez sauter dans une combinaison, enfiler des gants, protéger vos cheveux et porter un masque. May ne veut rien de tout ça, excepté les gants parce que c'est obligatoire et qu'elle déteste toucher les asticots à mains nues. Et puis, ça évite les démangeaisons: vous avez toujours la peau qui vous gratte quand vous bossez là-bas. La médecine du travail dit qu'il n'y a pas de risque, pas d'explication

à ce phénomène, mais May sait que la direction cache la vérité. Ce n'est pas sain de bosser dans ces conditions. Pour éviter que le comité d'hygiène et de sécurité ne s'attarde trop longtemps sur les risques de pollution pour le personnel, la direction vous file un bidon avec de l'eau et un produit désodorisant plus que dilué. Vous mettez le mélange dans un spray pour arroser le tapis roulant et ça couvre normalement les odeurs. May a un tout autre avis sur la question, elle pense que les cadres se foutent d'eux et qu'ils n'en ont rien à faire que ça schlingue en permanence. Enfin, il vaut mieux qu'elle la ferme parce que c'est la dernière arrivée et qu'elle veut garder son job.

May bosse vite et bien. Et surtout, consciencieusement, ce qui n'est pas le cas de tout le monde. Certains sont les champions de la glande, toujours prêts à tourner la tête lorsqu'il y a un cadavre d'animal à écarter. May commence à connaître les techniques, les arnaques pour gagner du temps et augmenter la durée de la pause. Michel, le syndicaliste, est le pro pour ces conneries. Il a un pote qui bosse dans une pharmacie et qui lui refile des seringues en veux-tu en voilà. Alors quand le patron le gonfle, il en balance une sur le tapis et il appuie sur le bouton pour bloquer la chaîne. C'est la procédure. On ne prend pas de risque avec les seringues. Sauf que cette mesure de précaution bloque toute l'usine. Et Michel, s'il n'obtient pas ce qu'il demande pour le syndicat, il peut en jeter autant qu'il veut, des seringues, jusqu'à ce que le directeur abdique et accepte ses conditions.

May trouve que le directeur est trop gentil. Il ne ferait pas de mal à une mouche. Il essaye d'être sympathique avec tout le monde mais la plupart le bernent et se moquent de lui par-dessous. May aime bien le bonhomme, elle pense

qu'un jour, les décideurs le remplaceront et mettront à sa place un jeune loup aux dents longues qui les fera tous marcher au pas. Et ce jour-là, les ouvriers comme Michel regretteront de l'avoir maltraité.

Mais le patron garde quelques as dans sa poche. C'est lui qui organise les plannings, qui décide de qui travaille avec qui, et ce pouvoir peut se transformer en une véritable arme de punition. Personne ne souhaite être en salle de pré-tri un lundi matin, quand les déchets d'un week-end sont largués sur l'énorme tapis roulant, deux fois plus large que les autres et surtout deux fois plus rapide. Pas le temps de réfléchir, juste de dégrossir le tri avant que les déchets ne se dirigent vers la salle principale. Quand vous commencez la semaine à cet endroit, c'est que vous êtes dans le viseur du directeur. Alors faut se mettre à réfléchir au pourquoi du comment.

May n'est pas dans le calcul, elle ne pense pas aux embrouilles. Ce qu'elle veut, c'est faire sa vie. Celle des autres, elle s'en fout. Elle colle ses écouteurs dans les oreilles, branche la musique au maximum pour diminuer le bruit assourdissant des machines, de la dépoussiéreuse et des déchets qui tombent sans discontinuer sur le tapis. Elle préfère ça à écouter les haut-parleurs cracher la musique du patron. Parce qu'il peut aussi vous casser les oreilles avec des stations de radio pourries, des musiques locales inconnues que lui seul écoute.

La sonnerie hurle. Les tapis stoppent. C'est l'heure de la seconde pause. Vingt minutes pour souffler.

Silence.

May se souvient de ses débuts, lorsqu'elle avait la désagréable sensation que le tapis continuait à avancer.

Elle était prise de tournis, devait se maintenir pour ne pas s'affaler. Elle se rappelle ses premiers rêves : un défilé de déchets, toujours plus important, toujours plus rapide. Il lui avait fallu une bonne semaine pour s'acclimater et ne plus être sujette à ces visions.

Le personnel se retrouve dans une pièce aux murs tristes et à l'éclairage agressif de néons d'usine. Excepté les fumeurs qui foncent à l'extérieur. Les conversations vont bon train, elles tournent autour de la pétanque. Les anciens évoquent leurs résultats dans les tournois du week-end, les modèles de boules, les techniques de tir. Certains ont ramené leur matos et se font un bref concours de tir au carreau à proximité des fumeurs. On discute aussi de l'ouverture de la pêche, des prises, des records, des poissons qui ont donné du fil à retordre.

May reste sagement en retrait. Son esprit divague. Elle pense à son prochain rendez-vous chez le tatoueur. Parce qu'elle a envie de compléter ses deux roses à l'épaule avec un lierre qui grimperait dans sa nuque. Elle rêve toujours d'une chouette blanche ou plus exactement d'un harfang des neiges. Elle l'aimerait sur l'un de ses mollets. Mais l'emplacement est sensible et le motif compliqué à réaliser. Elle risque de déguster lorsque le dermatographe du tatoueur ronronnera sur sa peau en piquant l'épiderme d'une encre éternelle.

Entre dans la pièce Jean-Pierre. L'obsédé, le pervers. May ne supporte pas sa présence. C'est physique, elle ne se l'explique pas. À chaque apparition, son sixième sens la met en alerte. Ses poils se hérissent. Comme à son habitude, Jean-Pierre place une chaise face à son casier, en ouvre la porte et s'assoit pour profiter de la vue. Des posters de femmes nues y sont scotchés partout, certains érotiques, d'autres pornographiques. Parce que Jean-Pierre ramasse sur les tapis roulants tout ce qui touche

de près ou de loin au cul: magazines, cassettes vidéo, posters.

Un frisson parcourt May à chaque échange de regard. L'impression d'être déshabillée. Elle n'ose imaginer ce que peuvent être ses fantasmes. L'homme sort de sa poche une affiche qu'il déplie avec précaution. C'est une page d'un calendrier coquin. Les seins à l'air, une femme en bunny rose embrasse une fraise de manière suggestive. Le visage du pervers devient rouge, comme si on l'étouffait. Il fixe l'image, hypnotisé. La légende veut qu'il lèche les photos érotiques dégotées dans les détritrus; enfin, c'est ce que racontent les anciens. May ne croit pas à ces sornettes. Elle le sait dérangé, mais pas au point de faire un truc pareil. Les autres aiment bien s'en amuser, piquer sur le tapis roulant une vidéo X juste avant qu'elle ne parvienne devant le poste de Jean-Pierre. L'exhiber, faire semblant de la laisser tomber, attendre qu'il implore pour la remettre sur le tapis. Torture facile, méchanceté gratuite.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

© Éditions Liana Levi, 2017

Couverture : D. Hoch